Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 12

Artikel: Les caractéristiques du front belge [fin]
Autor: Breton, Willy
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-339955

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Parmi eux nous avons été heureux de voir des camarades belges, privés actuellement de leurs revues nationales, considérer la *Revue militaire suisse* comme un refuge naturel. C'est pour elle un honneur et un témoignage d'amitié.

Aux camarades toujours prêts de l'armée suisse et à ceux du dehors, à tous elle présente ses plus sincères remerciements.

La Revue militaire suisse.

LES CARACTÉRISTIQUES DU FRONT BELGE [1]

L'effort accompli par l'armée belge depuis la bataille de l'Yser.

(FIN)

c) *Travaux divers d'ordre technique.*

La généralité des travaux que nous avons mentionnés jusqu'ici ont été exécutés par l'infanterie, soit qu'elle les ait édifiés de toutes pièces, soit qu'elle ait collaboré pour la plus large part à leur construction, ne déposant le fusil, après ses heures de garde aux tranchées, que pour prendre l'outil et poursuivre infatigablement, dans le même décor de ruines dévastées, son rude et dangereux labeur.

Mais, ainsi que nous l'avons brièvement signalé déjà, une infinité de travaux particuliers d'ordres les plus divers, ont dû être menés de pair avec l'organisation proprement dite des positions défensives. Des troupes spéciales en ont été chargées : unités du génie (sapeurs-pionniers), de pontonniers, de télégraphistes, de chemin de fer, etc., ainsi que les nombreuses compagnies de travailleurs, composées d'hommes appartenant aux classes anciennes, et constituées en troupes auxiliaires du génie. L'artillerie de campagne et l'artillerie lourde ont dû créer, de leur côté, les multiples emplacements pour batteries de tous calibres dont le nombre s'est constamment accru, à

[1] Clichés du Service photographique du commandement de l'armée.

mesure que l'armée belge put se procurer et construire dans ses ateliers l'abondant matériel indispensable.

Nous ne pourrions, sans nous laisser entraîner trop loin, décrire en détail les innombrables travaux de l'espèce. Nous nous bornerons donc à les passer sommairement en revue, en citant quelques données qui permettront à chacun d'apprécier l'effort considérable réalisé dans ces divers domaines.

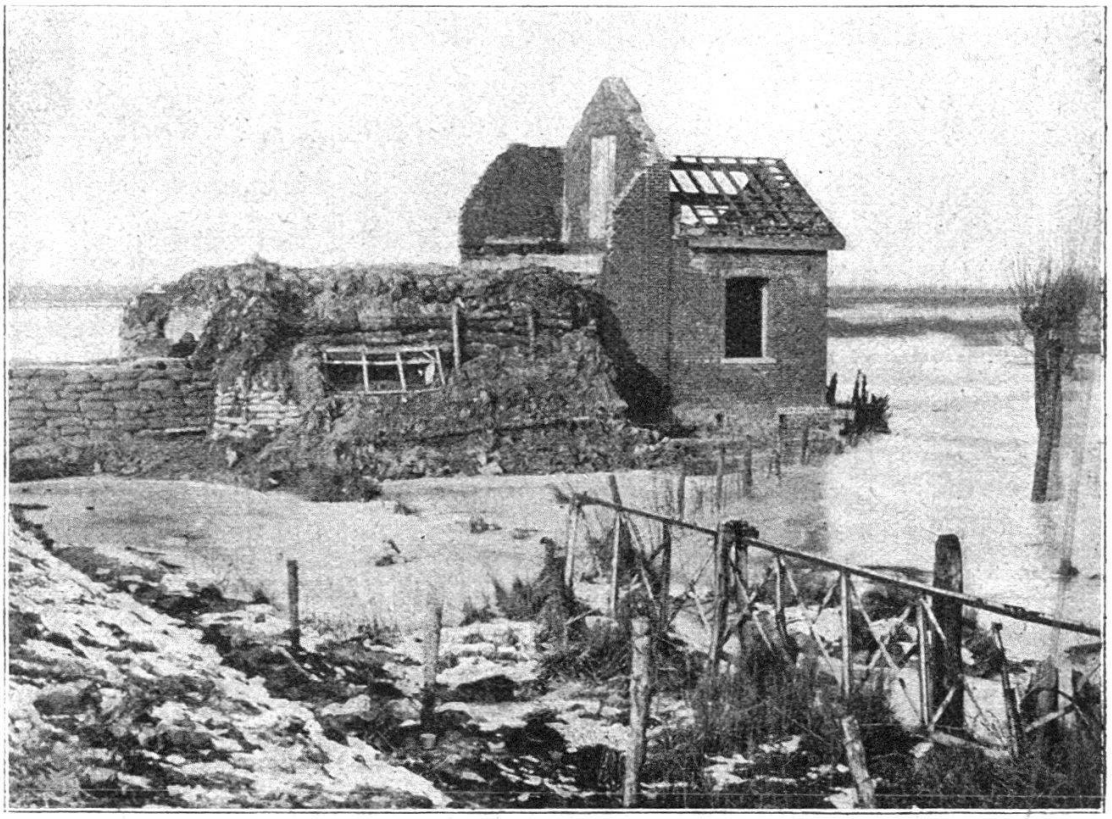
1° *Abris, redoutes, postes de combat bétonnés.* — La fragilité même des terrassements constitués au moyen de sacs à terre, que les explosions des projectiles dispersent en tous sens, a obligé de construire, malgré toutes les difficultés d'une pareille entreprise, et quelquefois à proximité immédiate de l'ennemi, de multiples abris bétonnés de toute nature : abris de bombardement, abris pour mitrailleuses, postes de combat pour les états-majors de bataillon, de régiment, de groupes de batteries, etc. Toute construction semblable exige, au préalable, une consolidation sérieuse du terrain, trop inconsistant pour supporter des charges aussi lourdes. En divers endroits des positions mêmes, il a fallu créer également des points d'appui particulièrement solides : ce sont généralement des redoutes bétonnées, où une nombreuse garnison peut prendre place et résister à outrance.

Il suffit de savoir, pour comprendre l'importance de ces travaux, que leur construction n'a pas absorbé moins de 350 000 à 400 000 mètres cubes de béton.

2° *Les voies de communication.* — On se rappelle combien la région occupée par l'armée belge était indigente en voies ferrées, en routes et chemins utilisables. Après la bataille des Flandres, d'octobre à novembre 1914, les incessants mouvements de troupes le long des voies existantes, de même que les bombardements et les intempéries, avaient profondément détérioré la presque totalité des rares moyens de communication disponibles. Il était urgent de remédier à cet état de choses non seulement pour hâter la mise en état de défense du secteur, mais encore pour assurer les ravitaillements de toute nature indispensables aux troupes, et l'apport des matériaux nécessaires à la construction des travaux.

Nos unités spéciales ont construit dans ce but, dans la zone

Route transformée en passerelle sur l'inondation.
Une voie Decauville y est installée.



Poste dans l'inondation, formant caponnière flanquante
armée de mitrailleuses.

avant de l'armée, 180 km. de voies ferrées nouvelles à écartement normal et plusieurs centaines de kilomètres de voies Decauville, poussant progressivement celles-ci jusque dans les boyaux et tranchées de première ligne, voire sur des passerelles conduisant aux grand-gardes.

En vue d'assurer le franchissement des innombrables canaux, ruisseaux et fossés qui forment partout obstacle, ainsi que la circulation à travers les terrains inondés ou les marécages, le génie belge a construit, outre les quelques dizaines de kilomètres de passerelles dont nous avons parlé déjà, des *centaines* de ponts et des *milliers* de ponceaux. Signalons à titre d'exemple qu'un de ces ponts, jeté au-dessus d'un marais situé dans la partie méridionale du front, ne mesure pas moins de 800 mètres.

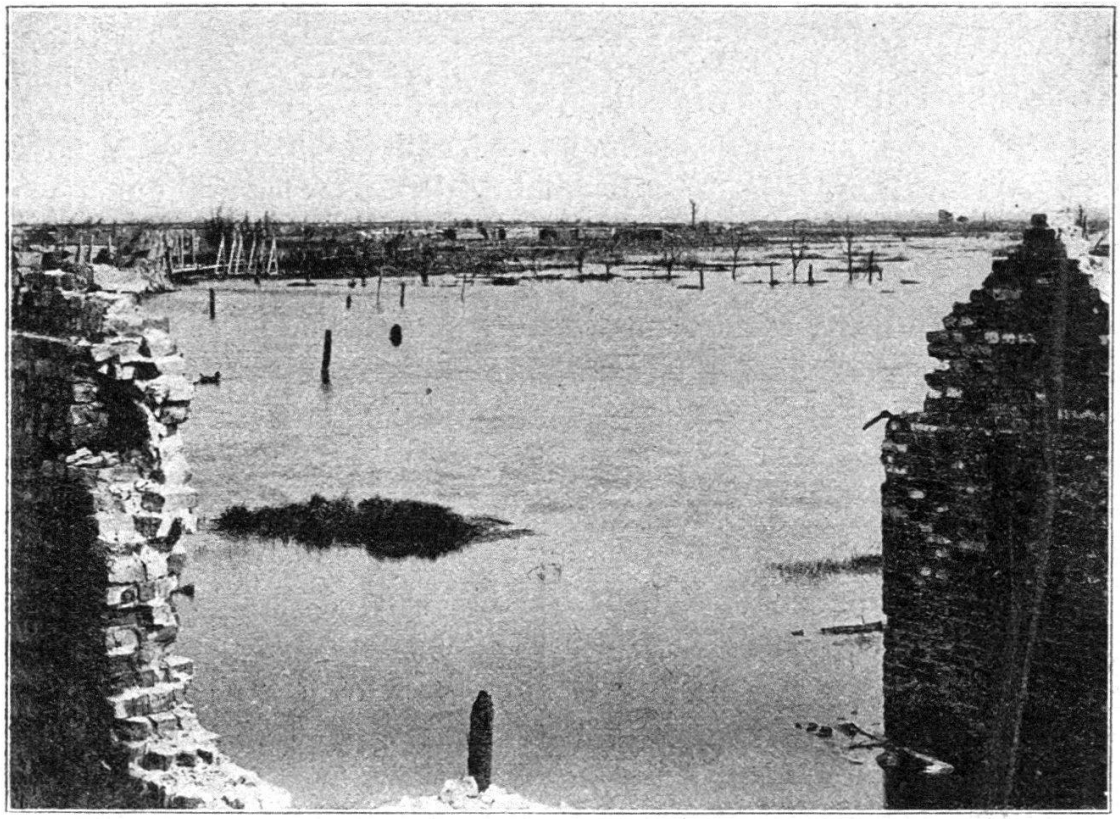
En ce qui regarde le réseau routier, il a fallu, d'une part, réfectionner et améliorer les voies existantes ; d'autre part, créer des routes nouvelles, élargir les chemins trop étroits et les consolider pour permettre à toutes les armes et à tous les charrois d'y circuler.

Ce travail de construction et de réfection a porté sur un total de 400 *kilomètres de routes et de chemins carrossables*. Il a exigé l'utilisation de 500 000 tonnes de matériaux pierreux et de 500 000 tonnes de sable, c'est-à-dire le transport et la manipulation d'*un milliard de kilogrammes de matériaux divers*.

L'entretien des routes, où la circulation intense ne se ralentit pas un moment, oblige à un labeur continuel, principalement durant la mauvaise saison.

Il faut citer, enfin, en dehors du réseau routier proprement dit, les multiples « chemins de colonne » pour infanterie et « pistes d'accès » pour artillerie qui ont dû être laborieusement tracés à travers les marais et les prairies bourbeuses.

3° *Constructions diverses*. — Il faut renoncer, même à simplement énumérer les innombrables constructions de toute espèce que le génie a dû édifier derrière le front belge, à l'usage des corps et services de l'armée, en vue de remédier à la pénurie de logements utilisables. Le canon allemand, s'acharnant depuis trois ans sur tout ce qui se trouve à sa portée, n'a plus laissé subsister que des ruines en lieu et place des humbles et paisi-



Première ligne vue d'une grand-garde dans l'inondation.

Type de boyau avec portiques couvrant contre le tir ennemi, et voie Decauville.

bles villages du Veurne-Ambacht. Il faut se reporter loin derrière le front pour trouver quelques localités encore épargnées par les obus. C'est là que se sont installés tous les organismes qui ne sont pas dans l'obligation de s'établir à proximité plus grande des lignes. C'est là aussi que cantonnent, dans les limites permises, une partie des unités mises au repos. Mais il serait impossible d'y loger toutes les troupes qui ne sont pas de garde aux tranchées. On conçoit aisément, d'ailleurs, que les bataillons en réserve, désignés pour être alertés les premiers en cas d'attaque, doivent être assez rapprochés des tranchées pour pouvoir se porter au combat dans le plus bref délai.

La question a été résolue par la construction de nombreux logements dans chaque secteur de division. Encore a-t-il fallu éviter de créer des agglomérations trop denses qui eussent offert une cible trop favorable aux canons et aux avions ennemis. Des baraquements ont donc été parsemés dans toute la région occupée, pour abriter quelque 100 000 hommes et environ 15 000 chevaux.

Que de travaux à entreprendre, combien de bâtiments à construire aussi pour assurer, dans les meilleures conditions possibles, le fonctionnement si délicat du service de santé dans la zone même de l'armée combattante. Des postes de secours, à l'épreuve du bombardement, des postes de chirurgie urgente, des ambulances ont dû être installés, souvent dans le voisinage rapproché des lignes et dans des conditions de difficulté sur lesquelles nous avons suffisamment insisté déjà pour ne plus devoir y revenir.

De vastes hôpitaux, comptant plusieurs milliers de lits, ont dû être construits de toutes pièces pour accueillir les blessés incapables de supporter l'évacuation vers l'arrière. Furnes, la seule ville de la région, avait offert, d'abord, des ressources précieuses. Mais quand le bombardement systématique de la cité mit en danger la vie même des malheureux blessés, il fallut bien transporter ailleurs les services hospitaliers qu'on y avait installés.

Malgré les difficultés considérables que leur établissement a rencontrées, on a cité depuis longtemps comme de véritables modèles du genre, les magnifiques hôpitaux de la Panne,

d'Adinkerke, d'Hoogstade, de Beveren sur Yser. Tous les perfectionnements possibles ont été mis à profit dans leur organisation délicate et complexe. Si bien que dans la zone même où le canon ne cesse de gronder, de vraies merveilles ont été réalisées, que les plus hautes compétences en la matière ont maintes fois admirées sans réserve. Et ce n'est que justice.

Signalons, enfin, simplement pour mémoire, les parcs d'aviation et d'aérostation, les installations indispensables aux divers services techniques, les ateliers de réparation pour le charroi automobile et hippomobile, que l'armée belge a créés dans la zone de l'avant. Et l'on se représentera, sans peine, le travail énorme imposé par l'édification de ces multiples constructions, alors que la région occupée n'offrait, pour autant dire, absolument aucune ressource en fait de matériaux nécessaires.

4° *Les masques artificiels.* — On n'aurait pu longtemps tolérer, faut-il le dire, sans s'exposer à des inconvénients majeurs et surtout sans subir des pertes énormes, que l'ennemi continuât de plonger librement ses regards dans la plaine nue qu'aucun couvert ne dissimulait à ses vues. Le seul moyen de l'aveugler consistait à protéger tous nos travaux par des masques artificiels. Ceux-ci se composent de branchages, de clayonnages, de toiles, disposés ou suspendus sur toute l'étendue de la région. Pour l'observateur placé dans les lignes allemandes, ces masques se superposent de façon à constituer une sorte d'écran continu que ses regards ne peuvent traverser.

Cette solution pittoresque peut sembler au profane la simplicité même. C'est qu'il ne se doute pas du travail ardu que le placement de ces masques a exigé. Tous les matériaux, selon l'invariable règle, doivent être transportés de l'arrière à pied d'œuvre. Les branchages employés en quantités fantastiques sont amenés vers le front par chemin de fer ou par bateaux ; chargés ensuite sur voitures, ils sont conduits jusqu'aux ateliers où vont se confectionner les immenses écrans que des équipes spéciales iront placer aux endroits judicieusement choisis.

Encore l'apport des branchages n'est-il pas suffisant pour satisfaire à tous les besoins. Nos hommes ingénieux ont recours alors aux roseaux. Ils vont les couper dans les marécages et les

prairies inondées, parfois à courte distance des lignes ennemies. On lie ces roseaux en grosses bottes qu'on transporte à dos d'homme vers les chantiers de clayonnage. Ici on les tresse et les dispose entre des supports appropriés.

C'est *par dizaines de milliers de mètres carrés* que ces masques artificiels ont été placés de toutes parts dans l'immense plaine. Mais leur fragilité égale leur aspect pittoresque. Le vent qui souffle si fréquemment en tempête dans cette région côtière, les renverse ou y crée des trouées béantes. Aussi exigent-ils un entretien constant. Nos travailleurs infatigables et dont la patience est sans limite, ont fait tant et si bien, cependant, qu'il est désormais impossible à l'ennemi d'épier, comme il le faisait jadis, ce qui se passe dans nos lignes.

5° *Ravitaillement en eau potable.* — Par une ironie singulière, alors que les soldats belges vivent dans un pays tellement imbibé d'eau qu'il n'est point de moyens auxquels on ne doive recourir pour se soustraire à ses méfaits, ils en seraient réduits à mourir de soif si des travaux considérables n'avaient été entrepris pour leur fournir de l'eau potable.

Pendant la bataille de l'Yser, alors que les services de ravitaillement de notre héroïque mais miséreuse armée se trouvaient complètement désorganisés, combien d'hommes n'eurent pour se désaltérer que l'eau fangeuse et nauséabonde des fossés qui leur servaient de tranchées. Des précautions infinies durent être prises, dès que la tragique mêlée eut pris fin, pour empêcher qu'une épidémie de fièvre typhoïde ne décimât ce qui restait de l'armée belge. Les puits existant dans la zone même des combats, avaient été envahis par l'eau saumâtre des inondations qui charriait des cadavres par centaines. Ceux qui subsistaient dans les localités non encore ravagées par le feu, suffisaient à peine aux besoins locaux.

C'est à l'arrière, encore une fois, qu'il fallut donc aller chercher l'eau potable et, malgré les difficultés du transport, la faire parvenir jusqu'aux premières lignes.

Dès que les circonstances le permirent, on s'efforça de creuser des puits en nombre suffisant. Et tandis que d'un côté les combattants luttaient obstinément pour protéger leurs travaux de défense contre l'eau perfide, des travailleurs

sondaient et perçaient, par ailleurs, le sol ingrat, pour aller retrouver à 125 *mètres de profondeur et souvent davantage* la nappe aquifère potable.

Cette indication seule suffit à caractériser les obstacles dont il fallut triompher, coûte que coûte. Les efforts acharnés, inlassablement poursuivis, furent heureusement couronnés de succès, et bientôt l'armée entière, avec ses multiples services organisés dans la zone de l'avant, put disposer en abondance de toute l'eau nécessaire.

6° *Le réseau téléphonique.* — Chacun sait l'importance extrême que le réseau téléphonique a prise dans la guerre actuelle. Ceux-là mêmes qui, en précurseurs clairvoyants, avaient préconisé avec le plus d'insistance l'utilisation intense de ce moyen de communication essentiellement pratique et rapide, n'avaient cependant pas prévu l'usage extraordinairement étendu que les circonstances allaient lui imposer.

Le téléphone est aujourd'hui le véritable trait d'union entre tous les organes agissants du front, depuis le guetteur tapi dans les postes avancés, jusqu'au commandement de l'armée. Il relie intimement tous les agents, ceux qui ordonnent et ceux qui exécutent, du plus humble en grade jusqu'au plus élevé, et permet à toutes les volontés tendues vers le même but de s'unir pour accomplir leur tâche commune dans les meilleures conditions de rendement. Si une comparaison aussi hardie est permise, on peut assimiler le réseau téléphonique au système nerveux parcourant l'immense corps vivant représenté par l'armée combattante.

On ne pourrait mieux faire apparaître l'importance capitale de ce réseau, qu'en la traduisant en chiffres. Ceux-ci dépassent, certainement, toutes les évaluations que les profanes seraient tentés de faire. S'imagine-t-on, en effet, que dans le seul secteur occupé par l'armée belge, le réseau téléphonique s'étendait, vers le milieu de l'année 1917, sur une longueur totale supérieure à la moitié de l'équateur, couvrant exactement 21 950 *kilomètres ?*

On se figure sans peine le fabuleux travail qu'une semblable installation a exigé. C'est qu'il ne suffit pas de placer les innombrables fils et postes téléphoniques. Il faut encore les soustraire à

la destruction, les protéger dans la mesure du possible contre les ravages du bombardement continuel et réparer constamment les dégâts inévitables qu'ils subissent. Dans toute la zone particulièrement dangereuse, il a donc fallu enterrer profondément les fils, ou bien les immerger là où ils franchissent les parties inondées du terrain. Des centaines de kilomètres d'excavations profondes ont dû être creusées à cette fin, puis comblées, aussitôt terminé le délicat travail de l'enfouissement des fils ou des câbles. Sur les 21 950 kilomètres que comporte le réseau téléphonique du front belge, on compte 6600 kilomètres de fil enterré ou immergé et 15 350 kilomètres de fil aérien. Quant au nombre d'appareils téléphoniques en service, il est bien proche de 8000 ; celui des commutateurs n'est pas loin d'atteindre un millier.

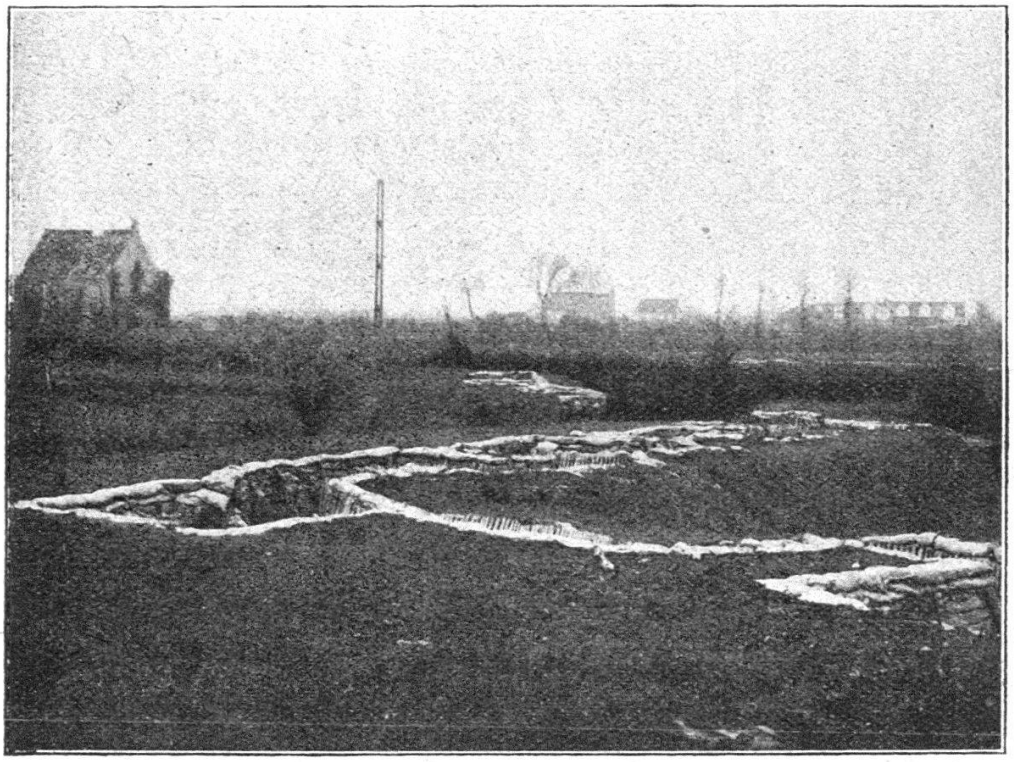
Ajoutons que ce réseau est l'objet d'un entretien constant, qu'il s'étend et s'améliore encore journellement, et nous en aurons assez dit pour caractériser le fantastique effort accompli par les unités spéciales chargées de mener à bien un tel travail dans des conditions aussi ardues.

7° *Les Batteries.* — Entrée en campagne avec une dotation limitée en canons de 75 mm. et deux douzaines à peine d'obusiers de 149 et 150 mm., l'armée belge est demeurée pendant longtemps, vis-à-vis de son adversaire si puissamment outillé, dans un inquiétant état d'infériorité manifeste.

Obligées de soutenir une lutte fort inégale, ses batteries, cependant, firent preuve en toutes circonstances d'un courage et de qualités techniques remarquables. Pendant la rude bataille de l'Yser, notamment, leur esprit de sacrifice et de dévouement a soulevé l'admiration. Aussi ont-elles contribué pour une large part à l'héroïque résistance qui demeurera l'un des plus beaux titres de gloire de notre armée.

Dès les premières rencontres, il était apparu que le rôle de l'artillerie allait dépasser en importance celui que les théories d'avant-guerre lui avaient attribué. Il devint prépondérant le jour où, les deux adversaires s'étant terrés face à face, il fallut se convaincre que seuls le nombre et la puissance des pièces mises en action pourraient avoir raison des formidables retranchements élevant leur barrière continue le long d'un front immense.

Boyau en sacs à terre, avec portiques et caillebotis.



Boyau de communication avec revêtements en sacs à terre
et clayonnages, dans la partie méridionale du front.

Un angoissant problème se posait pour l'armée belge. Elle devait s'ingénier, d'abord, à soustraire à la destruction le nombre réduit de batteries dont elle pouvait disposer. Elle devait à tout prix, ensuite, se renforcer en matériel de tous calibres et constituer entièrement, entre autres, l'artillerie lourde qui lui faisait totalement défaut.

Nous ne dirons rien ici du grand effort qui permit de résoudre la deuxième partie de ce problème ardu [1], notre seul objet étant pour l'instant de mettre en lumière l'intense labeur que l'armée combattante a dû fournir pour organiser le front de l'Yser.

Dès que les derniers spasmes de la bataille se furent éteints, nos artilleurs eurent à rivaliser de zèle et de persévérance pour abriter leurs pièces des vues de l'ennemi, dans la plaine découverte où elles devaient forcément s'établir. Impossible de creuser le sol pour y enterrer les pièces derrière des épaulements solides. Aucun mouvement de terrain dont on pût tirer parti pour les mettre en batterie. De même que pour les tranchées, c'est en matériaux rapportés que tous les travaux durent péniblement s'édifier, non seulement sous les regards de l'adversaire, mais sous les coups de son artillerie redoutable. Les canonniers, souvent, devaient s'interrompre en pleine besogne pour riposter au tir de l'ennemi, lui tenir tête malgré tout, prouver leur ardente volonté de lutter toujours et quand même. Le duel terminé, ils reprenaient leurs outils, réparaient les dégâts et se remettaient courageusement à l'ouvrage.

Cependant, grâce à des apports constants de matériels nouveaux, la supériorité des Allemands disparut peu à peu. Les travaux à construire se multiplièrent en revanche. Laborieux déjà pour les simples pièces de campagne, on devine ce qu'ils furent quand il s'agit d'installer les batteries lourdes sur le sol inconsistant et d'établir des plates-formes pour ces charges pondéreuses. Nos hommes, néanmoins, vinrent patiemment à bout de toutes les difficultés.

Un nombre imposant de batteries, dont on ne se doute guère

[1] On pourra consulter à ce sujet : *Les Etablissements d'artillerie belges pendant la guerre*, par le commandant Willy Breton. Berger-Levrault, éditeurs, Paris-Nancy 1917.

généralement, s'échelonne aujourd'hui en profondeur dans toute la plaine. Canons, obusiers, mortiers sont si habilement dissimulés que, même à faible distance, on a peine à les discerner. Des abris bétonnés ont été construits par centaines pour le personnel, pour les dépôts de munitions, ainsi que des postes de commandement. Parmi les ruines s'élèvent des observatoires à peu près indestructibles — que rien ne décèle de loin — d'où l'on domine toute la contrée et d'où l'on scrute inlassablement les lignes adverses. Des masques artificiels couvrent les travaux contre les vues directes. D'habiles « camouflages » les protègent au mieux contre l'observation aérienne. Pour induire l'ennemi en erreur, on a construit un peu partout de « fausses batteries ». Des positions de réserve ont été préparées en nombre considérable, afin de permettre le déplacement des batteries en cas de besoin et leur concentration éventuelle dans divers secteurs.

C'est une tâche immense, on le voit, qui a été menée à bien ; ceux qui ont peiné, pour cela, sans relâche, ont droit d'en concevoir un légitime orgueil.

Mais dans ce domaine, comme dans tous les autres, la besogne ne peut jamais chômer. Quand ce ne sont pas les intempéries qui désagrègent les travaux, ce sont les bombardements qui y causent des ravages. Si ingénieuses que soient les précautions prises, l'ennemi finit toujours par repérer l'emplacement de l'une ou l'autre batterie ou par délimiter une zone qui en abrite un certain nombre. Un tir furieux de gros calibre se déclenche alors sur le point découvert. Et quand nos pièces sont parvenues à réduire celles de l'adversaire au silence, les dommages causés sont parfois tels, qu'il faut reconstruire à peu près entièrement des travaux qu'on n'avait édifiés qu'au bout de longs mois d'efforts.

Conclusion.

Telle apparaît, sous ses traits principaux l'œuvre remarquable accomplie par l'armée belge en vue de rendre inviolable l'important secteur du front occidental confié à sa garde vigilante. La route vitale qui conduit à Dunkerque et à Calais est bien défendue, comme on a pu s'en rendre compte.

La plume, cependant, ne peut que très imparfaitement représenter l'immense labeur fourni dans le plus ingrat et le plus désolé des sites. La discrétion oblige à passer sous silence une infinité de travaux et non des moindres. Aussi, les quelques données que nous avons pu divulguer ne constituent-elles que des indications à peine révélatrices des efforts dépensés sans compter par les soldats et par les chefs.

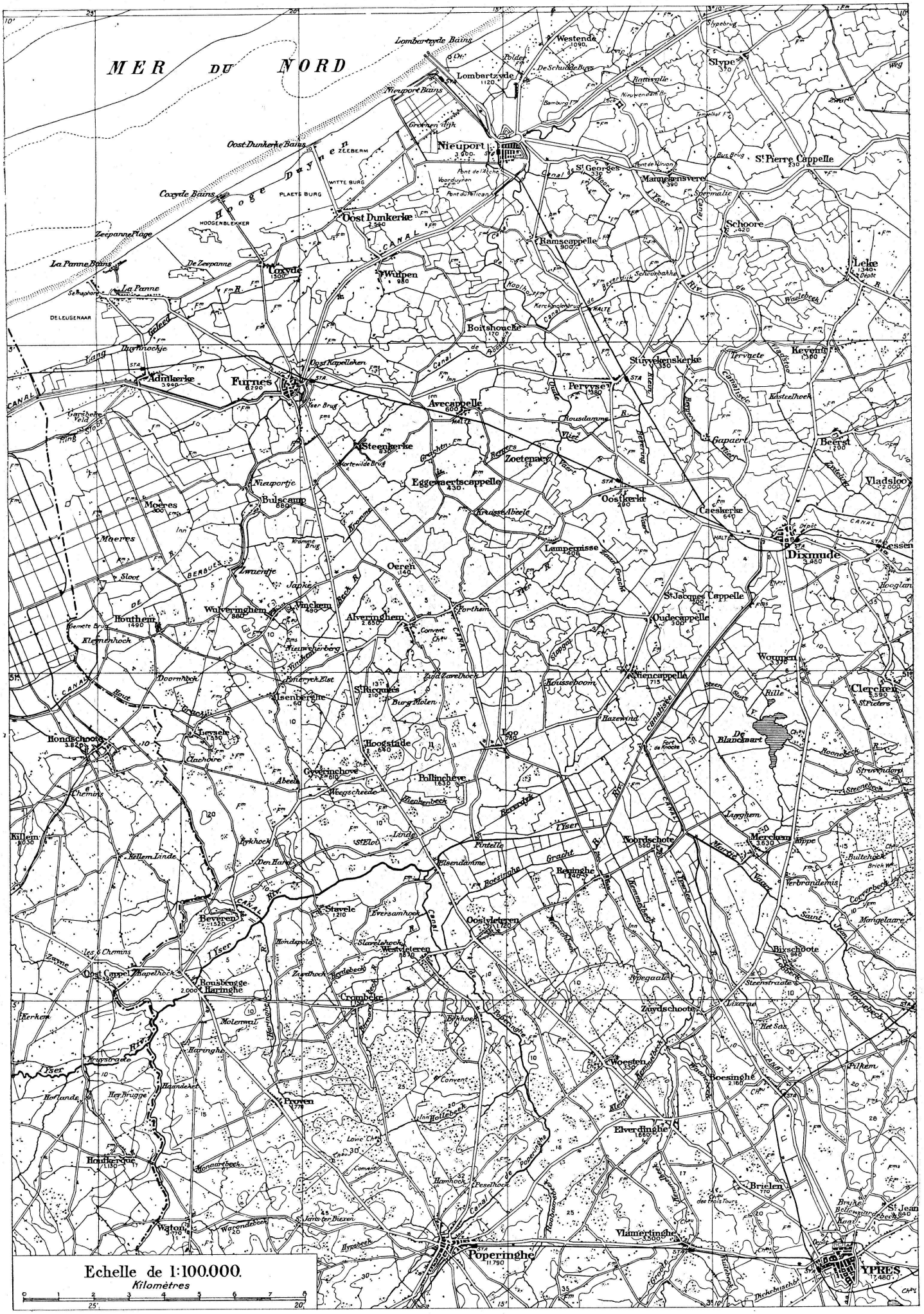
Tout cela s'est accompli dans un modeste silence : on l'ignore presque partout. Peut-être aurons-nous réussi, dans ces quelques pages, à mieux faire valoir les mérites de nos troupes intrépides et tenaces, et à justifier l'hommage qui est dû à l'énergie obstinée qu'elles ont déployée depuis plus de trois ans, sans autre souci que de remplir vaillamment un devoir si profondément utile à la cause commune, encore qu'aucun rayon de gloire jamais ne l'illumine.

S'imagine-t-on bien la vie réelle que les soldats belges mènent, même aujourd'hui que les travaux essentiels sont achevés ? Dans une division, chargée de garder un secteur du front, le temps se répartit invariablement entre le service aux tranchées, le piquet et le repos.

Le repos, mot magique, par quoi l'on voudrait se figurer nos hommes jouissant, dans un calme béat, de leurs longues heures de douce liberté, flânant tout le long du jour, oubliant presque la guerre et ses vicissitudes cruelles. Hélas ! combien la réalité diffère de cette image séduisante ! Le repos, c'est le logement dans les baraquements inconfortables ou dans de pauvres cantonnements, avec une botte de paille pour toute couchette. Ce sont les corvées à fournir pour préparer, charger, transporter les matériaux nécessaires aux travaux dont l'entretien et le perfectionnement imposent des soins constants. Ce sont aussi les longues marches destinées à maintenir la troupe en parfait état d'entraînement, et les exercices où l'on développe l'instruction militaire, où l'on enseigne aux hommes les méthodes de combat nouvelles en vue des assauts futurs. La nuit, ce sont les alertes dans les cantonnements que les obus ennemis bombardement et empoisonnent de leurs gaz asphyxiants.

Au piquet, dans les positions de deuxième ligne, c'est l'obligation d'être toujours prêt au combat. Lorsque les pièces alle-

LA RÉGION OCCUPÉE PAR L'ARMÉE BELGE



mandes s'acharnent sur certains secteurs, c'est l'attente impassible et stoïque, sous la mitraille, dans les abris qu'un seul obus peut éventrer. C'est le travail, aussi, chaque fois que les circonstances le permettent, l'effort perpétuel pour améliorer sans cesse nos positions constamment mises à mal. Quand le soir tombe, ce sont les relèves, toujours longues et fatigantes, enveloppées de dangers mortels si l'ennemi, mis en éveil, déclenche ses tirs de barrage et à coups de mitrailleuses balaye le terrain de rafales meurtrières et précipitées.

Aux tranchées mêmes, c'est la garde attentive et prudente, la surveillance continuelle des lignes ennemies, l'esprit et le corps toujours prêts à la lutte, tandis que la mort impitoyable rôde et menace partout. Parfois, sans doute, les heures s'écoulent lentes, fastidieuses et monotones. Un lourd silence plane sur ce coin de l'immense champ de bataille où des soldats belges, arpentant le fond de leurs tranchées ou cloîtrés dans un abri obscur, rêvent longuement à tout ce qu'ils ont laissé de souvenirs, de tendresses, d'espoirs dans le pays que l'envahisseur opprime et tyrannise. Leur âme se gonfle d'amertume ; muets, le regard fixe, ils s'abandonnent au cours de leurs pensées douloureuses ; un désir fou les envahit de serrer sur leur cœur, ne fût-ce qu'un moment, un être cher et qui souffre et dont ils ne savent peut-être pas s'il vit encore ou si la mort déjà lui a clos les yeux pour toujours. Ils ont la nostalgie du foyer, si obsédante parfois, qu'ils ne peuvent retenir leurs larmes.

Puis, brusquement, voici que toutes les têtes se sont redressées ; des lueurs d'acier éclairent les regards. Il a suffi qu'un obus passe en sifflant au-dessus de la tranchée et s'en aille éclater quelques mètres plus loin, pour que ces hommes, un moment engourdis par leurs songeries attristées, redeviennent soudain des combattants dont l'ardeur se réveille avec le danger qui menace.

Les explosions se succèdent, de plus en plus proches. La terre tremble sous l'éclatement continu des projectiles. Une fumée âcre se répand dans la tranchée où tout s'anime. Les hommes se sont précipités sur leurs armes. Collés à leurs créneaux, les guetteurs scrutent fébrilement les lignes ennemies. Adossés au large et haut parapet ou tapis dans leurs abris, les

fantassins attendent stoïquement que la rafale de fer et de feu ait cessé de s'abattre autour d'eux.

Mais loin de décroître, le bombardement semble gagner en fureur. Voici que les bombes et les torpilles s'en mêlent, éclatant de toutes parts avec un bruit effroyable, labourant le sol d'entonnoirs immenses, soulevant d'énormes gerbes de terre et de boue, dispersant en tous sens sacs à terre, rondins, planches, poutrelles, démolissant avec une régularité diabolique le rempart si laborieusement édifié par des travailleurs opiniâtres.

Dans nos lignes, on n'a pas tardé à riposter au feu de l'ennemi. Déjà nos bombardiers sont entrés en scène : mortiers et lance-bombes projettent sans relâche leurs chargements d'explosifs et de fer sur les tranchées d'en face. Bientôt, plus loin dans la plaine, les batteries donnent de la voix à leur tour. Aux détonations sèches et pressées des canons de 75, se mêlent les longs et sonores grondements des grosses pièces. Aux alentours de la tranchée bombardée, il semble que tout s'embrase dans un vacarme épouvantable.

Et la lutte se poursuit violente, irritée, tenace, jusqu'à ce que l'ennemi maté ait été contraint au silence. Alors, quand le calme s'est rétabli, un officier de garde, dans son poste à demi écroulé, rédige, à la lueur vacillante d'une bougie, son laconique rapport :

« Aujourd'hui, de 19 à 20 h., la tranchée occupée par la » compagnie, a été violemment bombardée. Les obus et les » bombes ont gravement endommagé les travaux sur une lon- » gueur de 50 mètres environ. Deux abris ont été entièrement » écrasés. L'attitude des hommes est restée magnifique malgré » des pertes sérieuses : 11 tués, 27 blessés dont une douzaine » grièvement. Les brancardiers viennent d'arriver. La com- » pagnie s'est mise au travail. Le moral est excellent. »

* * *

D'aucuns pourraient s'imaginer que la longue immobilité des troupes belges dans les mêmes tranchées, l'érection continuelle de travaux défensifs, l'interminable séjour dans ces lieux monotones, ont dû exercer une influence fâcheuse sur leur

esprit offensif et atténuer leur volonté de franchir l'obstacle pour foncer sur l'ennemi.

Que ceux-là se détrompent. Il leur suffirait pour revenir de cette erreur grossière, de pouvoir constater l'ardeur avec laquelle nos soldats se disputent l'honneur de participer aux patrouilles aventureuses dans le « No man's land » et aux reconnaissances hardies vers les lignes allemandes. Pour dix volontaires demandés, il s'en présente cent. Il n'est point de nuit qui se passe, pour ainsi dire, sans que des expéditions de l'espèce ne soient organisées. Dans les ténèbres, alors, se déroulent d'étranges et farouches combats où nos hommes témoignent d'une audace et d'un entrain merveilleux.

Ni le temps, ni les souffrances, n'ont pu entamer leur volonté de vaincre et leur impétueux désir de s'élancer sur l'adversaire pour le chasser des territoires qu'il a ravagés sans pitié. Soldats de la justice et du droit, ils veulent être et ils seront aussi ceux de la délivrance et de la liberté. Ils savent que leur heure viendra et qu'il ne leur appartient pas de la choisir. Mais ils sont prêts, de toute leur âme, à se jeter dans l'ardente bataille quand sera donné le signal si impatiemment espéré.

Ils se satisfont, en attendant, de remplir simplement leur rude devoir sur ce qui leur reste de patrie libre : petit coin de Belgique où le regard n'aperçoit qu'un vaste champ de bataille parmi les ruines, des camps tout bourdonnants de vie active, des hôpitaux asiles de souffrance, des cimetières, aussi, où reposent ceux-là qui sont tombés pour elle.

Commandant WILLY BRETON
de l'Armée belge.